Profession ? Éditrice de BD

ENTRETIEN AVEC CHRISTEL HOOLANS

Derrière chaque livre il y a un éditeur et derrière plusieurs albums marquants de Zidrou, c'est en l'occurrence une éditrice, Christel Hoolans, à qui nous devons le bouleversant *Lydie*, paru chez Dargaud en 2010. Aujourdhui devenue directrice générale, entre autres, des éditions du Lombard, Christel Hoolans est aussi en charge du futur des aventures de *L'Élève Ducobu*. Est-ce le même métier?

←
Christel Hoolans.
↑
Coffret Zidrou, Dargaud, 2014.
↑
Léonard, vol. 50, Le Lombard, 2019.
L'Élève Ducobu, vol. 24, Le Lombard, 2019.

Comment avez-vous commencé à travailler avec Zidrou, alors publié essentiellement par Dupuis, que votre groupe, Média Participations, avait acquis en 2004 ?

J'étais éditrice chez Dargaud Benelux et Zidrou était déjà très connu en BD jeunesse puisqu'il était un auteur important du journal *Spirou*. On se croisait de temps à autre mais à cette époque, Dargaud n'étant pas orienté séries jeunesse, nous n'avions pas beaucoup de raisons de travailler ensemble. Pourtant, un jour j'ai pris contact avec lui avec l'idée qu'un scénariste de cette envergure avait sans doute d'autres choses en tête. Il venait d'écrire des récits courts chez Dupuis, *La Vieille dame qui ne jouait pas au tennis*, dont nous avions entendu parler. Il sortait soudain de son cadre et j'avais envie d'en savoir plus sur ses projets adultes. Bien sûr, ses tiroirs en étaient remplis – il faut savoir que Benoît est un scénariste prolifique qui a dix idées à la minute et que rien n'arrête. Sans doute ma question est-elle arrivée au bon moment pour lui. C'est ainsi qu'est arrivé sur notre table le projet de *Lydie*. J'ai eu un coup de cœur pour ce projet magnifique, poétique, bouleversant. Il m'a semblé que nous avions trouvé un scénariste nouveau pour la bande dessinée ado-adulte. D'autant plus qu'il amenait avec lui Jordi Lafebre, un dessinateur qui allait si bien à ce sujet. L'un et l'autre parvenaient à habiller cette histoire dramatique, lourde presque, d'un voile de poésie et d'humour magnifique. C'est comme ça que nous avons commencé et continué à travailler ensemble. Zidrou nous a ouvert plein de portes ensuite, vers des projets nouveaux. Les scénaristes ne travaillent pas tout seuls et contacter un nouveau scénariste, c'est aussi une occasion de rencontrer les dessinateurs que nous ne connaissons pas encore.

La difficulté pour un scénariste est de ne pas se répéter et maintenant, avec le recul, on peut voir des lignes de force dans son travail, des sujets de prédilection. Il a une façon assez unique de raconter les drames de la vie (la perte d'un enfant, les difficiles relations humaines, les sujets d'actualité…) sans que ce soit pour autant le sujet principal de l'album. Quand vous refermez un de ses albums, vous revenez comme d'un voyage, en étant passé par toutes sortes d'émotions, et l'histoire vous reste très longtemps à l'esprit. Je pense à *La Peau de l'ours* que nous avons fait ensuite, ou *Le Beau voyage* qui raconte une histoire horrible, et qui m'est resté en tête très longtemps. Zidrou est très fort pour ce métissage entre drame et légèreté.

Benoît dit que par vos questions, vous avez fait de *Lydie* un meilleur scénario que ce qu'il était à l'origine. Est-il un scénariste qui se remet facilement en question ?

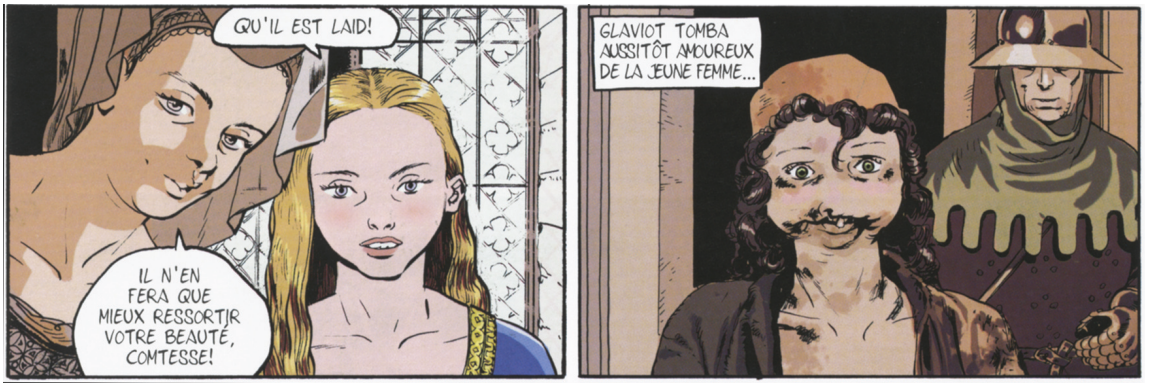
Dans un scénario de Zidrou, rien n'est dessiné mais tout est écrit, de la première page à la dernière. C'est très précis et complet. Mon rôle était d'accompagner l'auteur dans la création. J'ai le rôle de première lectrice, je pointe les trous, les faiblesses, les questions que je me pose à la lecture. L'auteur fait ensuite le tri. Les scénaristes prennent mes questions et y apportent leurs réponses à leur façon. Benoît écoute mais ne change pas forcément tout. C'est le principe du travail entre un auteur et son éditeur, cet échange permanent pour faire le livre le plus réussi possible.

Nous sommes aux alentours de 2010 et vous êtes éditrice chez Dargaud. Aujourd'hui, vous êtes devenue directrice de Dargaud-Lombard pour le Benelux, à Bruxelles. Vous étiez l'éditrice de *Lydie*, vous voilà l'éditrice responsable de *L'Élève Ducobu*. Est-ce le même métier ?

C'est le même métier, mais ce n'est pas le même travail. Le même métier car il s'agit d'accompagner un auteur dans sa création même si accompagner une histoire au long cours ou des pages à gag, c'est forcément différent. Et puis cet accompagnement – qui pour *Ducobu* est fait par Gauthier Van Meerbeeck et son équipe – diffère selon l'auteur. Il y a ceux qui ont besoin d'un accompagnement étroit, constant, et d'autres qui vous préfèrent en coulisses, prêts à répondre à leur question s'ils s'en posent mais pas omniprésents. Zidrou est un auteur qui pourrait très bien travailler tout seul car nous n'avons rien à lui apprendre, mais qui reste à l'écoute, car de cet apprentissage, il a aussi conscience du rôle de l'éditeur qui amène sa connaissance du marché, son savoir-faire, etc. De l'échange naît la richesse des idées. Ensuite l'expérience d'un auteur est une variable capitale : Zidrou et Godi sont des auteurs hyper expérimentés

↑
Lydie, dess. et coul. Jordi Lafebre, Dargaud, 2010.

↓
Le Beau Voyage, dess. Springer, Dargaud, 2013.



↑
Bouffon, dess. Porcel, Dargaud, 2015.

auxquels on n'a plus rien à apprendre quant à la confection d'un bouquin, alors on est effectivement plus admiratifs que critiques. Mais nous sommes omniprésents pour le lancement et le rayonnement de la propriété. On reste un tandem.

On imagine pourtant que la variable « succès » change pas mal de chose…

Dans le travail éditorial pur, ça ne change rien. En interne cependant, le travail s'organise différemment car un best-seller est géré comme une marque, dans un ensemble où se retrouvent plusieurs métiers qui doivent s'accorder : le merchandising, les droits dérivés, les droits étrangers, l'audiovisuel – je mets à part le marketing car il intervient dans le processus de lancement de toutes nos nouveautés. Une sortie au cinéma convoque bien sûr tous ces savoir-faire, par exemple. *Ducobu* est un gros succès pour nous alors c'est un gros enjeu. On y passe du temps. Pour l'auteur, ce qui change c'est son contrat, le niveau de ses revenus et sa vie bien sûr, mais là, ce serait à lui de répondre !

En tant qu'éditrice BD, vous avez toujours travaillé de part et d'autre de la frontière franco-belge. Pour la structure Benelux de la maison française Dargaud, ou, comme aujourd'hui, à Bruxelles pour le grand groupe Média Participation. Comment gérez-vous cette frontière ?

Avec les moyens actuels, de déplacement et de communication, honnêtement, ce n'est pas un souci. Ça ne l'est pas non plus pour nos auteurs qui habitent un peu partout dans le monde. Voyez Zidrou qui vit en Andalousie et Godi à Bruxelles, ça ne leur pose pas de problème et à nous non plus. Quant à mes collègues, je vois parfois plus mes collègues de Paris que certains qui sont dans le même immeuble que moi à Bruxelles. Nous sommes aussi souvent sur les routes pour les foires professionnelles et les salons, en France, en Belgique et ailleurs… Un éditeur qui reste à son bureau n'est pas un bon éditeur, selon moi. C'est en étant curieux, en voyageant, et en découvrant ce qui se passe ailleurs, que naissent les meilleures idées.

Il y a pourtant des différences culturelles entre la France et la Belgique.

Bien sûr, et heureusement. Le marché français pour un groupe comme le nôtre représente environ 85 % de nos ventes et 15 % hors de France (Belgique, Suisse, Canada), alors en tant qu'éditrice belge, j'ai tout intérêt à bien connaître le marché français. Mais je cultive soigneusement ma culture belge d'une bande dessinée populaire, grand public, largement partagée par tout le monde. Cette différence entre nous est plutôt une richesse qu'une difficulté.

Zidrou nous reproche pourtant, à nous Français, de le regarder de haut, de le résumer à *Ducobu*…

Changer de casquette, ça dérange toujours un peu tout le monde partout, non ? Est-ce vraiment une spécialité française ?

Ce n'est pas une spécialité belge dirait-on…

Je pense que c'est lié à la façon dont la carrière de Benoît s'est déroulée. De par ses choix et très largement ses années *Spirou*, il a longtemps été cantonné au rôle de rigolo de service. Mais c'est fini aujourd'hui, c'est même son abord de l'ado-adulte qui lui a permis de décoller en France. *Ducobu*, que l'on peut considérer comme un exemple de cette première époque, est proportionnellement mieux accueilli en Belgique qu'en France (bien qu'avec le succès des films, la donne a changé depuis). Aujourd'hui il est demandé par tous les éditeurs, que ce soit Futuropolis (le plus parisien qui soit !) ou Bamboo, Français lui aussi. Il peut vraiment faire tout ce qu'il veut.

Pour autant, Zidrou n'est pas le seul Belge à avoir ce ressenti lié à la façon dont, en France, on regarde la BD populaire, et Jean Van Hamme (*XIII*, *Thorgal*, *Largo Winch*) peut s'en plaindre tout autant que Zidrou. Nous avons des grands auteurs de succès populaires qui souffrent d'une non-reconnaissance par la presse parisienne et par les prix. À Angoulême, les récompenses sont toujours données à des auteurs et des albums de niche, parce que ces prix sont là pour saluer des projets innovants, hardis. Il y a une réelle vexation autour de ça. En France, et plus encore à Paris, la reconnaissance populaire est contraire à la reconnaissance critique. *Astérix* et *Tintin* ont sans doute été les seuls à allier les deux. À Paris, le populaire, ça ne passe pas bien, mais je ne pense pas que ce soit contre Zidrou ! Ce n'est pas grave, nos succès se construisent autrement. Mais cette vexation est très réelle, c'est vrai.

Sachant que ces auteurs très populaires avaient avec la presse BD (Journal *Spirou*, *Journal Tintin*, etc.) une vitrine très vivante qui a tendance à s'éteindre.

Vous avez raison, et pour moi le mot populaire n'est pas un vilain mot. C'est réussir à s'adresser à tout le monde, ce que nous savions bien faire grâce à nos journaux qui ont tendance à disparaître. J'espère que c'est un savoir-faire que nous avons toujours.

Dans le parcours de Zidrou, il y a beaucoup d'éditrices et il dit volontiers que ça a imprimé une marque sensible sur sa carrière. Vous êtes vous-même emblématique de la féminisation de ce métier puisque vous êtes entrée dans l'édition en 1996. Quel regard portez-vous sur cette évolution ?

Il y a sans doute un accord entre sa sensibilité d'auteur et la nôtre à nous éditrices. Nous sommes bien sûr différentes, nous accompagnons les auteurs différemment. Quand on regarde l'œuvre de Zidrou, on y voit une part féminine plus assumée que chez d'autres auteurs BD, registre historiquement très masculin. Ses sujets et sa façon de les aborder parlent à un public très large, y compris aux femmes, qui sont de grandes lectrices. Est-ce parce que je suis une femme que *Lydie* m'a plus touchée que des éditeurs hommes qui l'avaient lue avant moi ? Difficile à dire.

Le nombre des personnages féminins et leur importance dans son œuvre frappe, néanmoins.

Ce qui frappe surtout, c'est la justesse avec laquelle il les écrit. Je n'ai jamais eu besoin de le corriger à ce sujet. Je m'y retrouvais toujours très bien. Il n'a pourtant que des fils !

Et sur la féminisation de votre métier ?

Je dirais juste « enfin », non ? Mais j'ai envie de corriger le tableau : c'est un métier où il y a toujours eu des femmes, beaucoup, et indispensables, mais elles étaient assistantes d'édition, secrétaires, correctrices, assistantes à la fabrication. J'ai toujours eu des collègues femmes, mais très rarement des supérieures hiérarchiques femmes. C'est ça qui est nouveau. En symétrie, la profession des auteurs elle aussi se féminise. Et là aussi on peut dire « enfin ». Dans notre groupe, en quelques années, des femmes sont arrivées aux postes de direction et cela montre la voie. Les portes s'ouvrent. J'ai fait toute ma carrière dans ce groupe et je n'ai jamais eu le sentiment d'avoir un plafond de verre au-dessus de moi sous prétexte que je suis femme. Être une femme ne m'a jamais interdit de briguer un poste et ce sont des hommes qui m'y ont nommée. Et c'est intéressant car cela fait naître d'autres sujets, d'autres approches et c'est bien pour les hommes autant que pour les femmes.

Reste la question du sentiment d'imposture qui traîne insidieusement dans nos gênes féminins et qui est totalement étranger aux gênes masculins il me semble : celui-là, il faut bien que l'on apprenne à s'en débarrasser, toutes autant que nous sommes !

Vous êtes depuis un peu plus de vingt ans dans l'édition BD. Vous avez vu y arriver le manga (vous êtes chez Kana depuis ses débuts), votre groupe participe à la concentration du secteur (son dernier rachat en date étant La Martinière et Le Seuil, en 2018). Quel résumé feriez-vous de cette période et quelles sont les questions qui se posent à vous ?

Nous vivons une période inédite en bande dessinée : il n'y a jamais eu autant de nouveautés et autant d'auteurs au travail. La concurrence est énorme mais la diversification éditoriale incroyable et totalement inédite ! A contrario, le marché est hyper concurrentiel, la vente moyenne au titre diminue dangereusement, et les auteurs sont en situation précaire pour la plupart. C'est malheureusement la course à l'échalotte et chacun voulant conserver sa place en linéaire produit toujours plus. Phénomène que nous avons pris à contre-pied chez Lombard en choisissant il y a quelques années (avant mon arrivée en octobre 2017) d'en faire moins pour pouvoir mieux suivre chaque titre.

Autre chantier, énorme celui-là, c'est la lecture et les jeunes. Le divertissement qui nous arrive via les écrans (Netflix, jeux vidéos, YouTube et autres) et dans lequel s'engouffrent nos ados, est préoccupant. Comment faire revenir nos jeunes à la lecture ? Car les ados ne lisent plus. La lecture est au cœur de nos préoccupations, à nous tous qui nous occupons du livre et c'est l'avenir de notre société qui est en jeu. La lecture, c'est le divertissement ultime, vous pouvez l'emporter partout, en abuser sans risque et à n'importe quelle heure. La lecture ouvre l'esprit et forme le cerveau. La lecture permet d'apprendre, nous aide à grandir, à comprendre le monde, à être cultivé et civilisé, nous aide à nous exprimer, à penser, à développer notre sens critique. Ne pas lire, c'est augmenter le décrochage scolaire, et donc le nombre de jeunes non diplômés et non qualifiés. Que faut-il offrir à lire, sur quels supports, avec quels contenus pour ramener les jeunes à la lecture ? Le flux si rapide de ce divertissement n'a plus rien à voir avec la patience nécessaire à la création de bande dessinée. Un épisode de série chaque semaine comparé à une année d'attente entre deux tomes d'une bande dessinée, on n'est vraiment plus raccord.

L'arrivée du numérique offre également un autre terrain de jeu infini et passionnant. Bref, les chantiers sont multiples, compliqués, mais passionnants. ●

Propos recueillis par Marie Lallouet, le 10 mai 2019.